

Belle ou pas belle, une question analytique ?

Martine Lerude

Préambule

Mon propos va se situer en référence directe aux textes de Freud et je commencerai par deux remarques.

L'apport décisif, la nouveauté radicale de la conférence de 1933 *Sur la féminité* est la reconnaissance par Freud de l'importance fondamentale de la relation pré-génitale à la mère pour la constitution de la féminité de la fille alors qu'il avait, jusqu'à ce texte, simplement évoqué la pré-histoire de la féminité. En partant de cette *pré-histoire*, Freud affirme que l'épanouissement de la féminité reste exposé à des perturbations résultant des séquelles de la période masculine antérieure (celle du premier attachement à la mère) et que des régressions aux fixations de ces phases pré-œdipiennes ont lieu très fréquemment : « Dans un bon nombre d'existences, dit Freud, il se produit une **alternance répétée** dans lesquelles la masculinité ou la féminité a pris le dessus. L'énigme de la femme dérive peut-être de cette expression de la **bisexualité**. » Et la deuxième remarque concerne la récurrence des termes de *changement* et d'*alternance* pour rendre compte du processus d'accès à la féminité qui, au bout du compte, se traduira pour la femme – c'est ainsi que Freud conclut son article – par une rigidité psychique, « comme si le si difficile développement de la féminité avait épuisé les possibilités de sa personne ».

Dans ce texte, Freud confirme le rôle du narcissisme en attribuant à la féminité (p. 177) « un degré plus élevé de narcissisme qui influence encore son choix d'objet ; si bien qu'être aimée est pour la femme un besoin plus fort que d'aimer. L'effet de l'envie de pénis est encore impliqué dans la **vanité corporelle** de la femme dans la mesure où elle doit **estimer** d'autant plus haut ses attraits en tant que dédommagement tardif de son infériorité sexuelle initiale ». C'est donc la phase du tendre attachement pré-œdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme et c'est dans cette identification qu'elle attirera un homme en détournant sur elle-même l'attachement œdipien de celui-ci à sa mère.

C'est par la lucarne du narcissisme dit féminin que je vais aborder la question de la féminité, en en

repérant quelques traits particuliers dans la clinique et en tentant d'en situer la fonction dans le processus complexe des identifications féminines.

Cette assertion *être belle ou pas belle* s'est révélée être un élément dynamique du travail de quelques patientes. Mon attention fut particulièrement en éveil, parce qu'il s'agissait non pas d'une revendication ou d'une plainte concernant une mauvaise distribution, voire un handicap dont la névrose aurait pris prétexte, mais d'un éclairage intéressant le rôle charnière du narcissisme dans l'accès à la féminité.

Notes cliniques qui m'ont conduite à cette formulation inhabituelle

1) Il est de constatation assez fréquente qu'en cours d'analyse des patientes se transforment physiquement, deviennent belles au point même que les photos les plus banales (et je ne parle pas de photos qui impliqueraient le regard d'un partenaire amoureux) des photomaton par exemple leur deviennent supportables. Ainsi l'image du sujet prise à l'état le plus brut peut devenir plus conforme à l'idéal personnel et collectif ; et parce qu'elle se trouve en quelque sorte investie par la libido du sujet, cette image peut être acceptée sans honte ni douleur.

2) Nous avons tous aussi l'expérience de certaines patientes qui disparaissent, qui s'écroulent anéanties par l'angoisse (et ce n'est pas une métaphore) quand vient à manquer ce qui authentifiait, validait l'image de leur idéal, c'est-à-dire l'image d'elle-même qu'elles portaient et qui réglait leur rapport au monde. Ce désinvestissement brutal de l'image du corps se redouble de la chute du corps réel, physiologique, qui ne se tient plus, qui s'effondre ; un tel état peut survenir au moment d'une rupture amoureuse, d'une trahison, d'un deuil ; ce qui manque alors, c'est le regard du père ou d'un partenaire et le sujet semble perdre du même coup ses repères symboliques, comme s'il n'était plus rien. Pour une de nos patientes, c'est la perte des regards anonymes de la rue qui provoque cet écroulement : « *J'ai perdu ma beauté*, dit-elle, *je ne savais pas que j'étais belle mais je le sais maintenant... C'était*

mon passeport, ma carte de visite, je ne l'ai plus et je ne suis plus rien». Pourtant, elle n'a perdu ni l'amour, ni le désir de son mari, ni les hommages de son entourage, mais seulement les regards anonymes qui garantissaient son image sans qu'elle le sache vraiment, sans qu'elle n'en ait jamais tiré d'avantages (*la vie s'envole et quand on s'affole, hélas il est trop tard...* chante Jeanne Moreau).

Ainsi le retrait de l'investissement libidinal du partenaire ou des regards anonymes dépouille le sujet de son image idéale et réalise une véritable amputation de telle sorte que l'objet, le rien, se trouve dénudé jusqu'au point où le sujet est soumis à l'angoisse de n'être que ça, cette carcasse, ce corps réel, ce petit a privé de son habillage, de son brillant phallique qui le faisait tenir.

3) Ces mêmes regards de la rue, du métro, peuvent susciter un sentiment de persécution ou de honte chez les jeunes femmes ; parce qu'ils découpent le corps et font surgir l'objet sexuel, cru, réel et dit une patiente parce qu'« *ils nous soupèsent comme un morceau de viande*»... Cette expérience banale nous indique bien la relation étroite entre le sentiment d'estime de soi et l'érotisme.

4) Autre note clinique : « *D'accord je suis belle et alors ? ! Je n'ai rien à dire ! Ils s'en aperçoivent très vite, ça me donne envie de crier et puis ils matent toujours. Parce que j'ai rien à dire ils matent ailleurs* », dit une de nos patientes qui se trouve vide, *une beauté sans parole* sur laquelle les regards passent, un objet à jeter après consommation.

5) Je voudrais insister sur l'extrême pudeur, sur le temps souvent très long avant qu'une femme n'aborde en analyse la question de la beauté, la manière dont elle se voit, la manière dont elle a dessiné une cartographie de son corps, parfois millimètre par millimètre, et, comment cette représentation d'elle-même peut se modifier selon les partenaires et leurs fantasmes, mais aussi grâce à la prise de parole ou grâce à une discipline corporelle comme la danse, et bien sûr avec le temps. L'analyse lui permettant, non seulement de repérer les coordonnées de cette image (souvent avec une minutie de détails corporels hautement symbolisés), mais surtout de repérer comment cette image, qu'elle soit subie ou façonnée, s'inscrit comme intermédiaire, comme limite entre elle et l'Autre. Que ce soit l'image, mirage d'elle-même comme totalité, qui vienne s'inscrire en dehors d'elle dans l'échange sexuel et amoureux, cela met en jeu le narcissisme et le semblant, ces deux ressorts essentiels de la féminité. Le rôle de la danse est particulièrement intéressant ; il n'est pas rare que des femmes en analyse reprennent la danse et apprennent ainsi à modifier leur image, à exercer une certaine maîtrise sur celle-ci.

Toutes ces situations disparates posent, à leur manière, la question du narcissisme féminin. Quel point de butée, de fixation ou d'impossible se trouve ainsi mis en jeu ?

Quelques considérations théoriques

Ainsi que Freud nous l'a enseigné, la féminité s'inaugure grâce à un double changement : un changement d'organe et un changement d'objet d'amour (qui se complique d'ailleurs d'une hostilité voire d'une haine à l'égard du premier objet c'est-à-dire la mère). Ce double déplacement fonde, selon Freud, une subjectivité spécifiquement féminine. Non seulement la fille doit renoncer à son désir pour la mère (et c'est le père qui va permettre à la fille de s'engager dans la féminité, en formulant, comme pour le garçon, l'interdit de la mère) mais elle ne recevra aucune garantie en retour, car ce renoncement n'entraîne pas pour autant une reconnaissance de sa phallicité. Elle doit renoncer à la fois à son objet d'amour et en partie à son activité phallique ; mais *ni trop ni trop peu* nous dit Freud car si c'est *trop* cela conduit à l'inhibition et à la névrose et si c'est *trop peu* au complexe de masculinité. Si la fille passe bien, elle aussi comme le garçon, par la castration, ce n'est pas tout : ce double déplacement qui est aussi un déplacement subjectif la rejette au champ de l'Autre où elle va devoir dans un temps second effectuer ses identifications et refouler le premier fantasme qu'elle a constitué comme le garçon.

La féminité ne relève ni de l'être (être féminine) ni de l'avoir (avoir de la féminité) mais d'un ensemble de déplacements, de changements qui vont permettre à une fille de devenir une femme c'est-à-dire d'accéder à la rencontre sexuelle amoureuse et à la jouissance. Depuis longtemps les femmes analystes, et en particulier Piera Aulagné, ont fait remarquer que la féminité c'est l'affaire du père puis l'affaire des hommes et qu'elle se situe dans la rencontre et l'échange avec des partenaires de l'autre sexe qui mettent en jeu l'altérité et le désir (ce qui ne présage pas de leur sexe anatomique) ; c'est ce que nous pouvons lire dans le tableau de la sexuation (Séminaire *Encore*) lorsque Lacan relie par une flèche le sujet masculin, sujet du désir, à l'objet a situé du côté femme. Mais il y a une autre flèche, celle qui indique la relation privilégiée de la femme au phallus en tant que signifiant et aussi en tant que représentant imaginaire de l'idéal. Si l'objet a est visé par le partenaire de l'autre sexe, en tant qu'objet cause du désir dont la femme est la dépositaire plus ou moins à son insu, par contre, le phallus constitue la voie par laquelle une femme peut se faire aimer, se faire reconnaître ; et c'est dans ce rapport privilégié au phallus que se joue la question du narcissisme. Ainsi en suivant ce tableau nous situons la féminité dans un champ beaucoup plus restreint que l'espace ouvert où Lacan situe la position subjective féminine. En rappelant que la féminité se déploie dans l'espace borné par les fantasmes des partenaires possibles, i. e. de l'Autre sexe et par l'arrimage phallique, nous excluons toute la dimension ouverte et infinie qui met la femme dans un rapport plus direct à la Chose, à la vérité, à la jouissance Autre car cette voie vers S(A/) pour être reconnue devra nécessairement repasser par celle de l'échange phallique.

Le narcissisme féminin et les identifications

Le texte de Freud, *Pour introduire le narcissisme* (1914) décrit en des termes qui, chaque fois, me surprennent et me laissent perplexe, le type féminin le plus pur et le plus authentique. Je vous propose de relire attentivement un fragment de ce texte p. 94-95 (in *La vie sexuelle* PUF, Paris, 1969).

Différent est le développement du type féminin le plus fréquent et vraisemblablement le plus pur et le plus authentique. Dans ce cas, il semble que, lors du développement pubertaire, la formation des organes sexuels féminins, qui étaient jusqu'ici à l'état de latence, provoque une augmentation du narcissisme ordinaire, défavorable à un amour d'objet régulier s'accompagnant de surestimation sexuelle. Il s'installe, en particulier dans le cas d'un développement vers la beauté, un état où la femme se suffit à elle-même, ce qui la dédommage de la liberté de choix d'objet que lui conteste la société. De telles femmes n'aiment, à strictement parler, qu'elles-mêmes, à peu près aussi intensément que l'homme les aime. Leur besoin ne les fait pas tendre à aimer, mais à être aimées, et leur plaît l'homme qui remplit cette condition. On ne saurait surestimer l'importance de ce type de femme pour la vie amoureuse de l'être humain. De telles femmes exercent le plus grand charme sur les hommes, non seulement pour des raisons esthétiques, car elles sont habituellement les plus belles, mais aussi en raison de constellations psychologiques intéressantes. Il apparaît en effet avec évidence que le narcissisme d'une personne déploie un grand attrait sur ceux qui se sont dessaisis de toute la mesure de leur propre narcissisme et sont en quête de l'amour d'objet ; le charme d'un enfant repose en bonne partie sur son narcissisme, le fait qu'il se suffit à lui-même, son inaccessibilité ; de même le charme de certains animaux qui semblent ne pas se soucier de nous, comme les chats et les grands animaux de proie ; et même le grand criminel et l'humoriste forcent notre intérêt, lorsque la poésie nous les représente, par ce narcissisme conséquent qu'ils savent montrer en tenant à distance de leur moi tout ce qui le diminuerait. C'est comme si nous les environs sur l'état psychique bienheureux qu'ils maintiennent, pour une position de libido inattaquable que nous avons nous-même abandonnée par la suite. Mais le grand charme de la femme narcissique ne manque pas d'avoir son revers ; l'insatisfaction de l'homme amoureux, le doute sur l'amour de la femme, les plaintes sur sa nature énigmatique ont pour une bonne part leur racine dans cette incongruence des types de choix d'objet.

Dans ce fragment Freud semble nous décrire un aboutissement du processus d'accès à la féminité mais il ajoute dans le paragraphe suivant qu'une étape ultérieure est encore possible, à savoir l'investissement d'objet à l'égard de l'enfant. Rappelons que pour Abraham, le narcissisme féminin est une étape nécessaire pour que la féminité s'accomplisse vers l'investissement d'objet.

Lorsque Freud évoque la puberté et le moment de surestimation sexuelle pendant lequel la fille se constitue elle-même comme l'objet de son désir, de sa libido, il nous explique en fait comment l'image idéalisée d'elle-même constitue pour la fille l'objet de son propre fantasme. D'ailleurs, ainsi que Freud le note dès le début de l'article, en substituant le terme de narcissisme à celui d'autoérotisme il admet un rapport fétichiste au corps propre et souligne la dimension perverse du narcissisme. Si l'image du corps i(a), véritable habillage de l'objet à pulsionnel, est investie libidale, idéalisée, elle constitue alors de manière transitoire (c'est là notre hypothèse) un véritable fétiche féminin qui vient se substituer au phallus manquant. Pour que ce moment narcissique ne soit qu'une étape du processus dynamique de la féminité, pour que le sujet féminin ne reste pas figé sur ce mode fétichiste si bien croqué par Freud, par qui doit-il être validé, authentifié ? Et cette validation supposée est-elle contemporaine de la puberté ou bien appartient-elle à la préhistoire de la féminité c'est-à-dire à la relation pré-œdipienne avec la mère ?

Pour l'une de nos jeunes patientes, c'est le regard du professeur de théâtre et de la salle qui vient valider ce temps narcissique ; l'investissement libidinal de sa personne comme objet extérieur à elle-même a lieu sur scène par l'intermédiaire du texte qu'elle dit en jouant. L'image narcissique d'elle-même est habitée par un texte, elle n'est plus fixe mais au contraire en mouvement animée par une parole qui la traverse, qu'elle interprète.

Pour une autre jeune femme qui a choisi de travailler dans une compagnie de danse, c'est le succès des spectacles de la compagnie, à l'organisation desquels elle participe, qui vient valider son idéal narcissique. Si elle se juge en défaut par rapport à cet idéal, les danseurs, eux, l'incarnent et constituent une sorte de promesse ; en se mettant à leur service, elle reçoit des compensations narcissiques, véritables ersatz d'une reconnaissance qui n'a pas eu lieu ou de manière incomplète. Il n'y a dans son discours ni plainte ni revendication mais une insistance énigmatique sur la danse à partir de laquelle elle a pu aborder la pudeur et la honte vis-à-vis de son corps.

Ces deux exemples rendent compte de solutions trouvées par des jeunes femmes ; pour compenser leur défaillance narcissique, elles ont transposé leur libido sur une présentification de leur idéal, avec laquelle elles sont en lien direct, et qui est validée par d'autres. Cette validation par un public, par un regard social vient-elle suppléer à une non-validation de la mère ?

On sait les ravages lointains que provoque la mort de la mère dans cette période pré-œdipienne, quand le narcissisme de la fille n'a pu être validé ni par la mère ni par un substitut pour cause de deuil général.

On peut penser que cette autosuffisance de la femme décrite par Freud constitue peut-être une conséquence obligatoire mais provisoire de ce double changement d'organe et d'objet qu'elle doit

opérer pour entrer dans l'Œdipe. En effet, ce moment narcissique n'est-il pas la condition nécessaire pour que la fille puisse aborder sans trop de dommages l'échange sexuel et amoureux ?

L'identification phallique d'une femme peut se moduler selon deux versants :

Le versant imaginaire et c'est alors l'image idéalisée du corps féminin i(a) qui est promue comme idéal phallique et c'est de cette place d'idéal qu'elle pourra être aimée d'un homme. Mais cet idéal phallique n'est pas réduit à l'image du corps ainsi érigé, il est aussi organisé par des signifiants.

Le versant symbolique « règle » l'image idéale de telle sorte que celle-ci porte les signifiants spécifiques de l'idéal du sujet, signifiants qui seront reconnus en tant que tels par un partenaire amoureux (puisqu'en aimant l'autre on n'aime que son propre idéal). Une femme peut investir cette dimension symbolique d'une manière particulièrement créative : elle peut avoir de l'esprit, de l'humour, inventer son art du bien dire, trouver un style de discours et faire valoir une parole qui lui permette de tenir cette place d'idéal phallique. Lou Andréas Salomé qui avait l'art « de comprendre » et qui savait témoigner de sa *Geistigkeit* a su séduire et être aimée jusqu'à la fin de sa vie (voir sa Correspondance avec Freud).

L'investissement de l'image et celui du discours peuvent être plus ou moins privilégiés selon les moments de l'existence : une belle fille et une belle femme ce n'est pas la même chose !

Mais cette identification à l'idéal phallique se redouble d'une autre identification infiniment plus dangereuse car elle se situe dans le rapport au désir de l'Autre. En effet ce i(a), l'image du miroir narcissique enrobe l'objet cause du désir de son partenaire, objet qu'elle porte à son insu (*dont elle a le recel* dit Lacan) et qui va surgir dans cet autre miroir que constitue le champ de l'Autre. Même si certaines femmes savent très bien le manipuler et le faire valoir, c'est le plus souvent sans rien en savoir qu'une femme s'identifiera à cet objet et viendra occuper de manière juste la place qui lui est assignée dans le fantasme de son partenaire. Pour que ce fantasme soit opérant et qu'elle puisse accéder à la jouissance, il faut alors qu'elle puisse lâcher, céder sur l'identification phallique, sur son idéal narcissique ; ceci ne signifie pas qu'elle doive y renoncer complètement mais qu'elle puisse **s'en déplacer**.

Pour certaines cette double identification s'effectue selon un clivage, pour d'autres c'est soit l'identification à l'objet a qui est dominante, ce qui peut rendre compte de la position masochiste, soit l'identification phallique, ce qui rend compte d'une position masculine dans le choix d'objet. Mais la féminité accomplie, si l'on veut bien nous suivre, ne relève ni du clivage ni de la fixation mais au contraire du déplacement.

Pour que la jouissance sexuelle soit possible, une femme doit, de manière transitoire, pouvoir lâcher l'identification phallique et prendre le risque de l'angoisse et de la désobjectivation, c'est-à-dire de n'être que ça, que cet objet qu'elle ignore, qu'elle porte sur son corps et qui peut être réduit à un seul trait.

La question freudienne de l'estime de soi apparaît aussitôt en contre-point et cet investissement narcissique de l'image comme totalité (celle du premier miroir) ne pourra être délaissé au profit de l'objet qui surgit au champ de l'Autre qu'à la condition de pouvoir être retrouvé, c'est-à-dire d'être symboliquement déterminé. C'est ce double mouvement identificatoire, cette réversibilité identificatoire du phallus à l'objet a et de l'objet a au phallus, qui donne aux femmes une certaine « liberté » dans le rapport à l'Autre sexe. Quant aux obstacles, aux blocages à ce processus dynamique, ils posent la question de la validation symbolique du narcissisme primaire par la mère.

Si l'image du corps est privilégiée à l'adolescence, la beauté consacrée à la jeunesse, Molière réservait aux femmes mûres les rôles de prudes et Freud leur promettait, grâce à l'analyse, la possibilité de s'engager dans un travail intellectuel... Certes, il y a le réel du corps, mais celui-ci, nous le savons, est aussi dans une certaine mesure sous l'emprise du signifiant. Et constatation banale, un corps habité par la parole n'a plus rien à voir avec l'image fixe : l'image devient alors mobile, vivante, en mouvement.

Si le processus d'accès à la féminité doit nécessairement passer par l'image narcissique, celle-ci doit pouvoir être délaissée et permettre, grâce à ses coordonnées symboliques, le passage à d'autres registres créatifs qu'il s'agisse d'érotisme, de maternité ou de littérature.

Lou Andréas Salomé qui ne craignait pas d'écrire à Freud qu'elle n'était *qu'une femme* définissait la féminité comme une reconquête du narcissisme originaire, *comme la fusion du sexuel le plus cru avec la spiritualité car il s'agissait pour elle de vivre ce qui est le plus vital comme ce qui est le plus sublime...*

On retrouve là aussi l'idée d'une double voie mais associée à l'utopie tenace d'une fusion.

Point charnière de la féminité et du mouvement qui la fonde, le narcissisme, par son ancrage dans le corps et dans les mots (les signifiants de l'idéal), pourra permettre à une femme de médiatiser son rapport au monde et à l'Autre et de consentir à la dimension du semblant.

Mais peut-être que notre morale sexuelle contemporaine, parce qu'elle n'interdit plus la jouissance sexuelle et qu'elle nous prescrit au contraire des normes de fonctionnement et de performance, déplace la question du désir vers un surinvestissement narcissique du corps, de son image et de ses fonctions ? □